

Bienvenue à Montréal

François Barcelo

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barcelo, F. (2004). Bienvenue à Montréal. *Brèves littéraires*, (67), 76–81.

FRANÇOIS BARCELO

Bienvenue à Montréal

La nuit était tombée et j'avais hâte d'arriver chez moi.

J'étais parti faire un mois de camping en Virginie, dans les montagnes du Blue Ridge Highway. Mais il avait plu tout le temps. Après cinq jours de crachin continu, j'avais jeté dans le coffre de la voiture le matériel de camping dégoulinant d'eau.

Parti à huit heures du matin, j'arrivais treize heures plus tard à la frontière canadienne, franchie avec lenteur pour cause de terrorisme appréhendé, comme si des milliers d'islamistes pouvaient projeter de faire sauter notre oratoire Saint-Joseph.

L'attente avait exacerbé mon envie d'uriner. Impossible de retenir ma vessie jusqu'à Montréal. À deux ou trois cents mètres des douanes, il y avait des toilettes publiques. Je m'y suis arrêté pour me soulager.

En revenant à ma voiture, j'ai été accosté par un drôle de personnage sorti de l'obscurité. J'ai cru entendre les mots *refugee*, *rousski* et Montréal. C'était suffisant pour comprendre qu'il était réfugié russe et où il voulait aller.

L'homme n'était pas plus grand ni plus costaud que moi et avait l'air parfaitement inoffensif. Quarante

ans, peut-être. Il avait une petite valise à la main. Il était habillé de neuf, me semblait-il, avec une ridicule casquette à motif écossais et une veste de couleur olive. Une tête de commis de magasin, avec sa lèvre supérieure décorée d'une moustache fine. Réfugié russe ? Je n'étais pas sûr que ça pouvait exister. Mais j'allais à Montréal et le siège du passager était libre.

— Montez.

Sans un mot, il s'est assis à côté de moi et nous sommes partis dans la nuit.

J'ai essayé de faire la conversation en français, puis en anglais. J'ai même baragouiné quelques mots d'espagnol. En vain. L'homme gardait le silence et se contentait de sourire en s'agrippant à la valise posée sur ses genoux.

Tant pis. J'ai allumé la radio, branchée sur le changeur de disques compacts. La voix de Plume s'est fait entendre : « Tête à pied, dos à dos, sans papiers, sans photo... »

Si j'avais pu parler à mon passager, je lui aurais fait remarquer la coïncidence des paroles « sans papiers, sans photo » et de sa présence dans ma voiture. Mais j'aurais sans doute eu tort : même si je ne connais pas grand-chose aux réfugiés, je suppose que ceux-ci reçoivent en entrant dans notre pays des papiers en règle, avec photo d'identité.

J'ai alors pris conscience d'une coïncidence bien plus étonnante. Parmi les douze disques compacts que j'avais chargés dans le changeur ce matin-là, il y avait

le seul disque russe que je possède : Boulat Okoudjava, justement un dissident. Peut-être même un copain de mon réfugié. J'ai appuyé sur le bouton pour changer de disque.

Jean Leloup a lancé : « Aujourd'hui, la fumée d'incendie a jauni le ciel et rougi le soleil. » J'aurais pu continuer d'initier mon Russe à la chanson québécoise. J'ai plutôt appuyé encore sur le bouton et je suis enfin tombé sur la première plage du disque d'Okoudjava. Je ne comprenais rien aux paroles, sauf pour le mot « Portland ».

Fier d'offrir si gentiment à mon passager de la musique en sa langue, j'ai tourné la tête vers lui. Aucune réaction de sa part. Pas un sourire, pas un signe d'étonnement. J'ai reporté mes yeux sur la route en fronçant les sourcils. Bizarre, ça. Vous arrivez dans un pays étranger, le conducteur du véhicule dans lequel vous prenez place tout à fait gratuitement a la délicate attention de vous faire entendre de la musique dans votre langue. Et vous ne réagissez pas. Il n'y a qu'une explication possible : vous ne venez pas du pays dont vous prétendez venir.

Mon Russe n'était pas plus russe que Plume Latraverse. Il avait pourtant bien dit *rousski* ou quelque chose d'approchant. Et il n'avait pas une tête de Mexicain ou d'Africain. D'où venait-il, alors ? D'abord, était-il vraiment réfugié ? Il pouvait être arrivé près de la frontière depuis New York ou Dieu sait où, et avoir évité les douanes en marchant dans les bois ou les champs, pour revenir à la route et faire croire au premier imbécile venu qu'il avait le statut de réfugié.

Et je ne voyais qu'une raison pour qu'il agisse ainsi :
il n'était pas réfugié, IL ÉTAIT TERRORISTE !

D'ailleurs, la valise qu'il tenait si fermement sur ses genoux était trop petite pour contenir les effets personnels d'un honnête homme. Que contenait-elle donc ? Des explosifs. Ou une bombe. Amorcée, peut-être. Sur le point d'exploser, même. Il arrive que des kamikazes règlent mal la minuterie et que leur engin leur saute au visage — donc, dans ma face à moi aussi.

J'ai tenté d'observer mon passager du coin de l'œil. Pouvait-il être tchéchène ? Probablement. Mais se pouvait-il qu'un Tchétchène ne connaisse pas le russe ? Je l'ignorais. Je savais seulement que les Tchétchènes sont prêts à tout, à commencer par s'emparer d'un théâtre rempli de spectateurs russes. Et qu'ils sont musulmans. Et aussi que des copains musulmans venus d'autres pays vont parfois leur donner un coup de main.

Mon passager avait-il une tête de terroriste tchéchène ou arabe ? Pas vraiment. Les musulmans qui se sont emparés des avions lancés sur le World Trade Center avaient-ils la tête de l'emploi ? Sûrement pas, sinon personne ne les aurait laissés prendre des cours de pilotage d'avion avec décollage mais sans atterrissage.

Que faire, maintenant ?

Des yeux, j'ai cherché une voiture de la Sûreté du Québec ou le panneau routier qui signale un poste de police. Ni voiture ni poste. Où sont les flics quand on a besoin d'eux ?

Nous approchions de Montréal et pouvions admirer, de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent, le spectacle des gratte-ciel scintillant de millions de lumières. Mon passager ne leur prêtait aucune attention. Soit il était déjà venu à Montréal, soit il s'efforçait de rester indifférent devant cette ville étrangère qu'il se proposait de détruire en tout ou en partie.

J'habite dans l'est de Montréal, mais j'ai décidé d'éviter le tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine. Une bombe qui explose dans un endroit pareil peut causer des dégâts considérables — à commencer par le déchiquetage du corps du conducteur de la voiture qui la transporte.

J'ai pris le pont Jacques-Cartier. Au sommet de l'arche la plus élevée, j'ai vu du coin de l'œil le regard de mon passager s'allumer enfin d'une certaine excitation — pas très rassurante, à bien y penser.

— Montréal, j'ai dit en roulant le *r* et en prononçant le *t* parce que ça ressemblait à la manière dont Okoudjava venait de chanter « Portland ».

Mon passager a hoché la tête et esquissé un sourire inquiétant.

Horreur ! J'étais sur le point de faire pénétrer dans la métropole du Québec un terroriste muni d'une bombe qui pouvait être nucléaire, car la miniaturisation avait sûrement fait des pas de géant dans ce domaine comme dans tant d'autres.

Que faire ? Pour limiter les dégâts, je pouvais accélérer à fond et lancer la voiture contre le garde-

fou. Avec un peu de chance, nous tomberions tous dans le fleuve : moi, la Toyota, mon passager et surtout la bombe que j'espérais ne pas être à l'épreuve de l'eau. Ce n'est pas tous les jours que se présente l'occasion d'un tel acte d'héroïsme.

J'ai serré les dents, appuyé sur l'accélérateur. Juste à ce moment-là, mon réfugié s'est exclamé :

— Ah, *rousski* !

Et il désignait la radio. Sans doute habitué depuis toujours d'entendre des chansons russes à la radio de son pays, il avait mis du temps à prendre conscience de l'incongruité de cette chanson en ce lieu où le français est prétendument la seule langue officielle.

J'ai aussitôt relâché l'accélérateur, donné un coup de volant pour reprendre la ligne droite.

Mon Russe souriait de toutes ses dents. Après avoir fui un régime qui le privait de je ne sais quelles libertés, il était enfin accueilli dans une grande ville d'Amérique. Merveille des merveilles, la radio lui offrait, pour célébrer son arrivée, la voix d'un dissident de son pays.

Et moi, soudain réconcilié avec tous les réfugiés de la planète, j'ai conclu, avec autant de soulagement que de générosité :

— Bienvenue à Montréal.